



HAL
open science

Toma Muteba Luntumbue : La Biennale de Lubumbashi sous le feu des éblouissements

Marynet J

► **To cite this version:**

Marynet J. Toma Muteba Luntumbue : La Biennale de Lubumbashi sous le feu des éblouissements. Intense Art Magazine Magazine, 2017. <hal-03972739>

HAL Id: hal-03972739

<https://hal.science/hal-03972739v1>

Submitted on 3 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



LUBUMBASHI SOUS LE FEU DES ÉBLOUISSEMENTS



À Lubumbashi, la cinquième Biennale d'art contemporain se prépare. Dans quelques semaines la ville phare du Haut-Katanga à l'Est de la République Démocratique du Congo se verra remuée par les événements. Le ton est donné, « Éblouissements ». Pendant plus d'un mois, du 7 octobre au 12 Novembre 2017, les œuvres d'artistes internationaux et locaux s'articuleront autour de ce thème inspiré par les écrits de Joseph Tonda, essayiste gabonais. Au cœur d'une rencontre majeure de l'art contemporain sur le continent, qu'en sera-t-il du regard que les artistes porteront sur les dynamiques particulières de la RDC et de la place des artistes femmes ? Echange avec le commissaire d'exposition Toma Muteba Luntumbue.

À l'heure où la Banque Centrale du Congo interdit l'affichage du taux de change du Franc Congolais en Dollars, où les quatre artistes performeurs ayant dénoncé les tueries au Kasai et à Béni sont en attente de leur procès et où le grand recensement des électeurs a remué la fibre citoyenne de la RDC sans aucun calendrier électoral, on peut dire sans peser nos mots qu'un voile (ou une chape de plomb) est à lever sur la période politique. En RDC nombreux se font discrets mais chacun à sa manière y va de son expression, et c'est bien là le maître mot : Oser nommer pour lever les non-dits.

À l'image d'un soleil tellement lumineux qu'il nous aveugle, ces mécanismes qui façonnent nos imaginaires sont appelés « **éblouissements** » par Joseph Tonda dans son ouvrage *L'impérialisme postcolonial, Critique de la société des éblouissements* (2015). Il y décrypte les ambiguës jeux de pouvoirs entre les peuples, en prenant des exemples bien contemporains comme les clips vidéos de Niki Minaj ou l'affaire DSK. Joseph Tonda joue le jeu de la métaphore. Il prend l'exemple de éblouissement provoqué lors de l'initiation au Bwiti, culte gabonais, pendant lequel la personne doit regarder le soleil en ayant au préalable mis des gouttes hallucinogènes dans ses yeux. Ainsi on ne « voit » plus le soleil, comme on ne voit plus «un écran dès lors que les images y sont projetées ». L'image projetée est tellement puissante qu'elle est éblouissante, fascinante, aveuglante. Dans cette métaphore l'hallucinogène agit comme « puissant agent de déréalisation du monde » et donc de dépendance à ces images. En somme, les «éblouissements » engendrent des rapports de valeur à l'autre et pour être efficaces, passent par les images et les mots, nos très chers modes de représentations du monde.

Marynet J : Bonjour Toma Muteba Luntumbue, qu'est ce qui vous a décidé à porter vos choix curatoriaux sur ce concept ?

Toma Muteba Luntumbue : L'emprunt du terme "Éblouissements" à Joseph Tonda, n'obéit pas à une volonté de réduire la pensée de ce grand intellectuel africain contemporain dans une logique consumériste. C'est un penseur extrêmement stimulant dans le déploiement rhizomatique de son projet. Il y a certainement d'autres théoriciens peu ou pas diffusés qui produisent actuellement une pensée dans le domaine de l'art et la culture. Les écrits de Joseph Tonda brisent les frontières disciplinaires et, pour notre bonheur, ils sont contaminés par des références qui brassent les imaginaires populaires et des contenus savants. Il y a dans sa pensée une humilité clairvoyante et une dimension expérimentale certainement très inspirante pour le monde artistique.



MJ : J'ai pu observer cette année que d'autres événements marquants de l'art contemporain sur le continent se basent sur des écrits de théoriciens majeurs de la pensée contemporaine, tant littéraire et artistique qu'économique. Ils mettent en lumière le riche vivier de solutions alternatives basées sur les réalités du continent au présent. Les artistes se font aussi témoins de ces propositions, est ce donc là une volonté de lier ces théories et les pratiques afin de cristalliser les questionnements qui font notre époque ?

TML : À Lubumbashi comme ailleurs une Biennale d'art contemporain permet d'ouvrir des espaces de paroles impossibles ailleurs. Mais l'impact et la réception locales de manifestations comme celle-là est à relativiser. Car les Biennales d'art contemporain s'inscrivent chacune dans des histoires, des contextes politiques singuliers. Pour vraiment savoir ce qui se passe à Lubumbashi, il faut y venir. Nous essayons d'ouvrir un espace de paroles à travers le dispositif « Transformer le réel » dont la forme et le contexte vont constamment changer. Il s'agit d'une

plateforme de discussions que nous souhaitons la plus dynamique et la plus transversale possible. Car les solutions à beaucoup de nos problèmes ne peuvent venir que des échanges entre différents acteurs de changements, que ce soit des scientifiques, des hommes et des femmes issus du monde culturel, associatif, politique, etc... « Transformer le réel », ce sont des rencontres courtes, des échanges sur différents sujets, entre des gens d'horizons le plus divers possibles. Il est possible que nous passions d'une rencontre/action visible/publique à une action clandestine.

“La raison de la sous-représentation des femmes sur la scène artistique congolaise reste obscure.”

La sélection d'artistes de la Biennale comprend autant d'artistes internationaux que locaux ; **Tracey Rose** (Afrique du Sud), **Sarah Waiswa**(Ouganda), **Zemba Luzamba** (RDC), **Vitshois Mwilambwe Bondo** (RDC), **Cinthia Marcelle** (Brésil), **Pathy Tshindele** (RDC), feu **Kiripi Katembo Siku** (RDC), **Carsten Höller** (Allemagne), **Anna Zaradny** (Pologne), **Hicham Berrada** (Maroc/France), **Jef Geys**(Belgique), **Pascale Marthine Tayou** (Cameroun), **Simon Menner** (Allemagne), **Jean Katambayi Mukendi** (RDC), **Robin Rhode** (Afrique du Sud), **Aurélien Gamboni** (Suisse), **Sammy Baloji** (RDC), **Maurice Mbikayi** (RDC), **Jean-Pierre Bekolo** (Cameroun), **Apitchatpong Weerasethakul** (Thaïlande), **Tiago Mata Machado** (Brésil). Quelques figures montantes seront présentées, telles que le vidéaste **Gulda El Magambo** (RDC), **Edmond Masumbuku** (RDC), le photographe **Junior Kannah** (RDC), le designer **Cédrik Nzolo** et enfin, seule représentante de la scène féminine congolaise et nous le déplorons, la photographe **Gosette Lubondo** (RDC).

Toutefois cette année, un dispositif de résidences nommé Rencontres Picha est mis en place, pendant lequel dix jeunes têtes émergentes de la scène artistique congolaise œuvrant dans de diverses disciplines présenteront leurs travaux pendant la Biennale ; **Gaël Masky**, **Géraldine Tobe**, **Nelson Makengo**, **Pamela Tulizo**, **Ben Ilunga Yumba**, **Sarah Mukadi Kadima**, **Franck Moka**, **Hadassa Ngamba**, **Alexandre Kyungu** et **Isaac Sahani**.



Gaël Masky



Géraldine Tobe



Nelson Makengo



Pamela Tulizo



Ben Ilunga Yumba



Sarah Mukadi Kadima



Franck Moka



Hadassa Ngamba



Alexandre Kyungu



Isaac Sahani

MJ : Ce que Tonda nomme « les ankyloses des intelligences par les éblouissements » c'est le fait de ne pas se remettre en question sur des imaginaires établis, et de se laisser violenter par ceux ci notamment à travers les médias. C'est une posture très dure car il pointe le manque cruel de regard critique face à ce qu'on nous donne à voir. Dans votre argumentaire vous abordez une crainte similaire lorsque vous dites voir les artistes condamnés à devenir de "simples recycleurs de matériaux mass médiatiques". Pensez vous qu'il y ait un manque d'espaces tels que Les rencontres Picha pour développer le regard critique sur les pratiques artistiques en RDC et pour créer un vivier de réponses fortes à ces questionnements ?

TML : La Biennale de Lubumbashi ou Rencontres Picha a été créée par des artistes qui réagissaient face au manque de politique et d'initiative culturelles locales, notamment en matière d'art contemporain. Partant d'un sentiment d'urgence, les artistes ont réagi sur le mode du Do it yourself. Il y avait aussi, au départ, un public à sensibiliser, vers lequel il fallait aller ; des autorités qu'il fallait entraîner dans une dynamique. Les difficultés que nous rencontrons à Lubumbashi, comme l'absence de certains équipements culturels pour les artistes, nous rendent souvent plus inventifs, cela nous autorise à défier les formes conventionnelles. Les formes que prennent les expositions par exemple, sont aussi le reflet de ce que nous vivons, sur le plan social, culturel et politique. [...] Les projets pensés pour et avec la participation du public sont l'occasion d'une implication de l'artiste dans la société. [...] La pratique en commun de l'art ouvre un espace particulier. L'échange peut s'établir sur l'essentiel. Une politique d'altérité véritable, c'est de n'attendre rien de l'autre, d'accepter son irréductibilité.



Vessel from the series Still A Stranger © Sarah Waiswa

MJ : De la même façon que pour Joseph Tonda, de nombreux artistes congolais aiment se référer à l'ouvrage « Mathématiques congolaises » de Jean Bofane car il pointe subtilement les mécanismes urbains alternatifs comme l'économie de la débrouille. Vous affirmez que les dynamiques urbaines congolaises dans tout leur « processus désordonnés et hétérogènes » doivent être pour les artistes un outils de réflexion pour perpétuer de nouvelles représentations. De quelle manière sont ces problématiques vont elles être mises en relief à travers les expositions de la Biennale ?

TML : Ces questions seront certainement présentes dans les propositions des dix jeunes artistes ayant participé à la résidence/formation de l'Atelier Picha, qui a précédé la Biennale, de juillet à septembre. Pour ces jeunes artistes congolais, venus de différentes régions du pays, la découverte de Lubumbashi représente un véritable choc. Son passé minier, la grandeur perdue de la Gécamines, pilier de l'économie du pays durant plusieurs décennies, l'apartheid spatial qui a façonné l'urbanisme colonial. Toutes ces réalités ont été touchées du doigt en arpentant les rues de la ville et ont profondément marqué et inspiré les travaux à découvrir dans l'exposition qu'ils présenteront à l'Atelier Picha, au Centre d'art et de recherche, à l'occasion de la Biennale.



Sousy Ballon d'or Série Talangai, 2017 © Gosette Lubondo

MJ : Joseph Tonda consacre de nombreuses pages aux discours tenus par les journalistes pour parler des tenues féminines en Afrique centrale notamment les Gabonaises DVD “Dos et Ventre Dehors”. Leurs écrits dans la presse réduisent le corps féminin à son potentiel d’attirance sexuelle, et donc à sa “dangerosité” (phénomène de “seins provocateurs » pour « mettre KO » les hommes). En tant qu’ « éblouissement » Joseph Tonda appelle cela une « transformation des mots par la magie sociétale du spectacle ». Or, dans un contexte congolais, que ce soit à Goma, à Kinshasa ou à Lubumbashi, les femmes ne sortent plus le soir par prudence. La rareté des femmes artistes congolaises est une problématique qui donne à leurs quelques représentantes la volonté d’affirmer des postures fortes et engagées. Cependant elles sont sous représentées en nombre dans des espaces d’expression tels que la Biennale de Lubumbashi, là où elles pourraient avoir possibilité d’affirmer ces discours. Comment abordez vous cette atmosphère

anxieuse portée par les médias, couplée à une stigmatisation du corps féminin ? Cette situation de mal-représentation peut elle évoluer en RDC ?

TML : Il est vrai que notre société doit se départir de nombreuses pesanteurs. Nous échouons à vaincre beaucoup d'archaïsmes. Mais la raison de la sous-représentation des femmes sur la scène artistique congolaise reste obscure. Nous en avons abondamment débattu lors de la dernière édition. Un artiste kinois avait défendu l'idée qu'il ne servait à rien d'encourager les femmes car les choses devaient partir d'elles-mêmes. Pour lui, le fait de se lamenter éternellement sur cette question dissimule une forme de paternalisme.

Aussi, ce qui se passe dans l'art reflète ce qui se produit dans toute la société. Mais il ne faut pas être fataliste. Les artistes peuvent montrer la voie. Nous voyons, nous connaissons dans toute l'Afrique la force et la puissance de la femme dans la vie économique et sociale, mais elle se trouve en première ligne, face aux errances, injustices et violences des régimes qui gouvernent les destinées de nombreux pays.

Je constate une prise de conscience chez les jeunes artistes féminines qui ont participé à l'Atelier Picha, un engagement extrêmement lucide. Certaines ont subi des violences contre lesquelles leur art constitue une résistance/résilience très ancrée et déterminée.

22.09.2017 – Article de Marynet J – Images: Courtesy of the artists, Biennale de Lubumbashi, Rencontres Picha.

More about Marynet J

Marynet J is an alumni of the RAW Academy Dakar session 1 and graduated in Art Essays and Criticism from Université de Strasbourg. As an art critic and a theorist she published for Ososphère, RadaR essai-critique, Cinewax and IAM. She is part of the organizing team of the performance festival KinAct in Kinshasa and InAct in Strasbourg. Through a panafrikan and post-digital gaze she studies allegorical memetic imagery on the Internet and in urban networks, African traditional knowledge, decolonial aesthetics, virtual and IRL cosmogonies, as well as computational subjectivations that draw the image of a connected future. Marynet J's productions cross disciplines and geographies to dissect the imagery of her generation, that of millennials.

Les billets IAM sont publiés dans leur langue d'origine | IAM blog posts are published in their original language.